

Laurent-Michel Vacher, *Découvrons la philosophie avec François Hertel*, Montréal, Liber, 1995, 195p.

Jean-Claude Simard

Volume 26, Number 2, Fall 1999

La critique de la raison en Europe centrale

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/004984ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/004984ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (print)

1492-1391 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Simard, J.-C. (1999). Review of [Laurent-Michel Vacher, *Découvrons la philosophie avec François Hertel*, Montréal, Liber, 1995, 195p.] *Philosophiques*, 26(2), 383–386. <https://doi.org/10.7202/004984ar>

Comptes rendus

Laurent-Michel Vacher, *Découvrons la philosophie avec François Hertel*, Montréal, Liber, 1995, 195p.

Que voilà donc un ouvrage frustrant! Un projet fort intéressant, aux qualités évidentes, et qui eût dû en effet être réalisé depuis longtemps, mais qui demeure en deçà de sa portée potentielle. Son originalité consiste en effet à vouloir nous initier à la philosophie par le biais d'un penseur né au Québec, en l'occurrence François Hertel. Cette avenue, nouvelle et importante, n'avait à ma connaissance jamais été empruntée auparavant. En effet, les seuls ouvrages qui s'étaient engagés dans cette voie peu explorée étaient ceux de la défunte collection « Balises » (L'Hexagone/Minerve) qui, on s'en souvient, a proposé un temps des textes européens classiques, mais contextualisés en fonction de la situation particulière du Québec, ou encore les deux ouvrages de Jacques Beaudry sur Lavigne (*Autour de Jacques Lavigne, philosophe*) et Houde (*Roland Houde, un philosophe et sa circonstance*), qui présentaient ces auteurs en accompagnant le tout d'une brève anthologie de leurs textes. Dans ce dernier cas, cependant, il s'agissait d'une introduction à leurs travaux respectifs plutôt qu'à l'univers philosophique comme tel.

Le projet Vacher est donc original à ce premier titre. Ajoutons encore au solde positif de l'entreprise la pertinence du choix de Hertel. En philosophie québécoise, à l'instar de Lavigne, Hertel est considéré aujourd'hui comme un important précurseur, même si, à son époque, il a parfois fait figure de marginal. Une initiation à la philosophie par un choix de ses textes est, par conséquent, un dessein fort louable. Malheureusement, les objectifs de ce projet stimulant et novateur en brouillent les pistes, ce qui constitue à mon sens un problème majeur. Vacher y poursuit deux lièvres qui, je le crains fort, risquent d'emprunter des sentiers divergents. On se trouve en présence d'un essai destiné à nous initier à la philosophie, soit, et c'est fort bien. Mais Vacher nous propose aussi un livre attaché à servir ses options personnelles. Comme il l'affirme sans ambages, tous ses travaux — et celui-ci ne fait nullement exception — sont des « machines de guerre au service de la cause matérialiste » (p. 14). Il ramène donc la riche et ondoyante pensée de Hertel à un seul ouvrage, *Mystère cosmique et condition humaine*, texte très tardif (1975), qui génère d'ailleurs peu d'impact et qui n'est pas, à mon sens, particulièrement représentatif de l'ensemble de l'œuvre. De sorte que dix-huit des vingt extraits retenus dans l'anthologie en sont issus. Pourquoi? C'est que *Mystère cosmique et condition humaine* défend une forme de naturalisme agnostique assez proche de celui de Vacher lui-même, qui ne cache pas ses affinités évidentes avec le vitalisme pancosmique de Hertel. Les deux seuls autres textes utilisés, tirés respectivement de *Nous ferons l'avenir* (1945) et de *Cent ans d'injustice? Un beau rêve : le Canada* (1967), portent pour leur part sur la question nationale.

Si on aborde à présent le contenu même de *Découvrons la philosophie*, il se trouve qu'il est malheureusement à l'avenant. La biographie de Hertel? Huit lignes en page 12. La contextualisation de sa pensée, de l'époque, ainsi que la signification de son œuvre pour les Québécois d'alors ou ceux d'aujourd'hui? Un paragraphe en page 12, un autre en page 14. Son rôle d'intermédiaire culturel entre le Québec et la France

de 1949 à sa mort? L'élève n'en apprendra rien. Pourtant, Hertel s'est volontairement exilé à Paris durant les trente-six dernières années de sa vie et il a dirigé des revues tout en éditant nombre de textes. L'évolution importante de sa pensée? Le présentateur estime n'avoir pas à en tenir compte (page 13). Il serait pourtant utile de savoir qu'avant de perdre assez tôt la foi de façon définitive, Hertel avait longtemps étudié pour entrer dans les ordres, plus précisément chez les Jésuites. Pour l'époque — l'entre-deux-guerres —, la chose est loin d'être banale. Son apport à la pensée québécoise? Nada. Hertel, éveillé de conscience et précurseur de la modernité philosophique au Québec? Nil. Faut-il rappeler qu'il avait enseigné à Pierre Trudeau, Jacques-Yvan Morin et Camille Laurin, figures de proue de notre histoire? Et n'eût-ce pas été la moindre des choses que de mentionner *Leur inquiétude* (1936) et *Pour un ordre personnaliste* (1942), deux ouvrages novateurs à l'importance historique incontestable, le second ayant même déclenché une controverse mémorable avec Charles de Koninck? On pourrait continuer longtemps ainsi, mais à quoi bon? En un mot comme en mille, Hertel méritait mieux et l'importance d'un tel projet, qui, il faut bien le dire, s'impose depuis longtemps, eût justifié un traitement plus équitable. En fait, la lecture de l'ouvrage m'a bizarrement rappelé une époque révolue, celle des années soixante-dix, où certains enseignaient la philosophie dans les collèges grâce au petit manuel rouge de Politzer. Il y avait la bonne philosophie, matérialiste et de préférence marxiste. Quant à l'idéalisme, au spiritualisme, au personnalisme, à l'existentialisme, et j'en passe, c'étaient des erreurs dénaturées et condamnables produites par l'esprit humain lorsqu'il est en proie aux vapeurs délétères de l'obscurantisme, de l'idéologie ou de la mauvaise foi. Vacher préfère départager les choses grâce aux vagues concepts de pensée traditionnelle et de pensée moderne (page 14), en se ralliant évidemment à cette dernière, derrière laquelle il faut ranger entre autres le matérialisme, le progressisme et la laïcité. Le résultat est évidemment moins fruste et plus avenant, mais il ne rend justice ni à l'histoire ni à Hertel lui-même, précurseur direct du personnalisme au Québec. Que Vacher fasse ensuite montre d'un style clair et agréable, que ses nombreux commentaires juxtalinéaires soient judicieux, que les entrées du glossaire infrapaginal qui accompagne le tout soient, en général, excellentes, que le choix des textes offre malgré tout un panorama de quelques problèmes philosophiques majeurs, bref que la réalisation présente en somme d'indéniables qualités ne suffit pas à racheter l'entreprise. Handicapé dès le départ par ses prises de position tendancieuses et son dogmatisme d'un autre âge, le projet peut difficilement atteindre son principal objectif. Cette initiation à la philosophie par l'œuvre de Hertel n'est, en réalité, qu'une présentation commentée de celui de ses ouvrages qui a l'heur de rejoindre les conceptions du présentateur. Il est vrai que même chez les philosophes, le naturalisme agnostique n'était pas une position répandue durant les années soixante-dix au Québec, ce qui peut, à la limite, justifier une utilisation extensive de *Mystère cosmique et condition humaine*. Mais l'entreprise de Vacher est-elle vraiment pédagogique et la polémique, même indirecte ou souterraine, peut-elle initier efficacement à la philosophie des élèves du collégial? Poser la question, c'est déjà y répondre. Quelle tristesse que la portée d'un tel ouvrage, le seul de son genre au Québec, soit ainsi limitée par des partis pris aussi dommageables!

Il me faut aussi toucher un mot d'un paragraphe qui m'a fait sursauter, comme d'ailleurs tous les collègues à qui je l'ai fait lire par curiosité. Ce passage est si étonnant qu'on me pardonnera de le citer *in extenso* :

[Il] importe de ne pas se laisser impressionner outre mesure par les grandes prétentions que proclame la philosophie. N'oublions pas qu'elle a intérêt à répandre d'elle-même une image flatteuse et qu'elle ne s'en prive pas — comme on l'a vu par exemple lors de la réforme de l'enseignement collégial en 1993. À en croire ses avocats, elle serait la « gardienne des valeurs fondamentales », « dépositaire des principes universels de la sagesse et du savoir », « spécialiste attirée de la pensée rationnelle et critique », et ainsi de suite. [S'agit-il de citations? Si oui, Vacher ne donne en tout cas aucune indication sur leur source éventuelle.] *Qu'il s'agisse là d'une propagande éhontée et dénuée de la moindre vraisemblance*, on s'en convaincrait facilement..., etc., etc. (p. 11 ; je souligne).

Et Vacher fait suivre cette invective de la liste des philosophes qui ont milité pour le nazisme entre 1925 et 1945, incluant bien sûr Heidegger.

On ne peut laisser passer cette charge à fond de train dans un ouvrage qui se pique d'éduquer philosophiquement la jeunesse. (Oublions l'allusion à la réforme collégiale ; porte-parole de la *Coalition nationale pour la défense de la philosophie*, j'aurais beaucoup à dire, mais l'on pourrait être tenté d'y voir un plaidoyer *pro domo*. Mieux vaut donc laisser border). Il m'est cependant impossible de passer le reste sous silence. D'abord, étymologiquement et historiquement, la charge porte à faux : quoi qu'on en ait dit, la philosophie est bien née comme recherche de sagesse. Ensuite, d'un simple point de vue pédagogique, on se demande bien comment l'auteur compte ensuite encourager d'autres enseignantes ou enseignants à utiliser son manuel. Ne coupe-t-il pas au préalable la branche sur laquelle on tente la plupart du temps d'asseoir les élèves? Qu'il veuille défendre une conception autre de la philosophie, c'est évidemment son droit le plus strict. Mais à qui destine-t-il son ouvrage? D'un point de vue stratégique, ce genre de philippique n'a pas sa place dans un texte d'initiation. Avec de tels défenseurs, la philosophie n'a vraiment pas besoin d'adversaires acharnés. Comme se plaisait à dire Voltaire : « Seigneur, délivrez-moi de mes amis ; mes ennemis, je m'en charge ». Enfin, au strict plan philosophique, le fait qu'il y ait eu des philosophes nazis, dont Heidegger, est gravissime, mais ne justifie en rien les affirmations de l'auteur. Il y eut aussi une politique nazie, une littérature nazie, voire une médecine ou une chimie nazies (pensons seulement aux terribles exemples du docteur Rascher ou encore de Fritz Haber). Même si, on l'accorde, le cas de la philosophie est en effet difficile pour des raisons faciles à évoquer, on ne condamne pas pour autant depuis lors les prétentions de la littérature, les visées intrinsèques de la politique, encore moins les objectifs avoués de la médecine ou de la chimie. Alors? Pour en finir avec ce passage déplacé, comment cette diatribe enflammée est-elle conciliable avec l'approximation de la philosophie — ce sont les propres termes de Vacher — offerte en page 9 : « la philosophie est cette partie de la culture humaine qui cherche à traiter, par la réflexion et l'analyse, les questions les plus générales et les grandes énigmes de la vie »? Tout bien considéré, je crois que notre auteur s'est ici laissé emporter par le ton polémique de son anthologie et a tout bonnement dépassé les bornes.

Encore une fois, on ne désavouera pas l'idée de base de cet ouvrage, qui était louable et s'imposait tout à fait. Mais si l'on se met en frais d'arpenter sérieusement la contrée philosophique, mieux vaut retenir les services d'un géographe moins partial (ou devrais-je dire moins... orienté?). Car, pour reprendre le titre proposé par Vacher lui-même, on veut découvrir un territoire dont l'exploration passionnée fait encore notre joie et non la cartographie mentale du guide. Quant à Hertel, il faudra sans doute attendre quelque temps encore l'anthologie qui rendra vraiment justice à sa pensée. En ce qui me concerne, je continuerai à utiliser les manuels en vigueur dans

le réseau. Ils n'ont sans doute pas l'avantage de cibler, dans le bestiaire philosophique mondial, une variété locale. Mais si le safari de la québécoïté est à ce prix, mieux vaut l'oublier, du moins jusqu'à ce qu'on y fasse preuve d'un peu plus de discernement. De cette façon au moins, on sera assuré de ne pas tirer sur les chasseurs.

JEAN-CLAUDE SIMARD
Collège de Rimouski